

CDPN Poévie n°11

Poévie est édité
par le Cercle Des Poètes Normands

[https://auteurnormand.wixsite.com/
poetesnormands](https://auteurnormand.wixsite.com/poetesnormands)

Janvier 2026

**Poévie c'est la poésie de la vie...
du vivant...**

La poésie est un moyen d'expression, elle se doit d'être ouverte à tous ceux qui ont quelque chose à partager, quels que soient le style et la forme. Chaque écrit est à respecter. Cette revue se veut épurée et tournée vers les auteurs et leurs écrits. L'important, c'est vous !

Sommaire :

- **Praxilla**
- **De nos origines Viking : Edda (suite)**
- **Le Vaudevire (suite)**
- **Sylvie Lelouey Jung**
- **Marc Authouart**
- **N'jahnina Volet**
- **Danydeb**
- **Chantal Poitevin**
- **Marie- José Pascal**
- **c.lair.e**
- **Marie Paule Guillemand**
- **Didier Colpin**
- **Jacki Leclencher**
- **Hebert Bodin**
- **Claude Leprince**
- **miC Hal**
- **Contact**

Edito :

La poésie traverse le temps, les siècles, les millénaires, celles écrites bien entendu...

Vous retrouverez un bout de son histoire, ci-après: de la Grèce antique jusqu'à vous, poètes contemporains, en passant par les Normands et les vaudevires.

Quand nous analysons les écrits, sur plusieurs milliers d'années, nous notons que, dès le début, les textes chantent les mots par les rimes et les vers, malgré les deux ou trois étages de traduction.

Cela démontre, en fait, que ce ne sont pas les écrits qui sont poétiques, mais les pensées des auteurs. Le texte est chantant, quel que soit le message à porter.

Les textes sont publiés sous la responsabilité des auteurs.

Source :
<https://fr.wikipedia.org/wiki/Praxilla>

Praxilla (grec ancien : Πράξιλλα) est une poétesse grecque du VI^e ou V^e siècle av. J.-C., née à Sicyone.

Œuvres

Praxilla a composé des hymnes, dont l'un met en scène Adonis au pays des morts, et des dithyrambes. Selon Athénée (XV, 694), « Praxilla de Sicyone fut aussi très admirée pour les scolies qu'elle fit ». La scolie était une sorte de chanson à boire, inventée par Terpandre et pratiquée par Alcée, Sappho, Simonide ou Pindare. Praxilla a aussi inventé un mètre, dit *praxilléen*, au rythme fluide et rapide. Il ne reste que des fragments de ses œuvres.

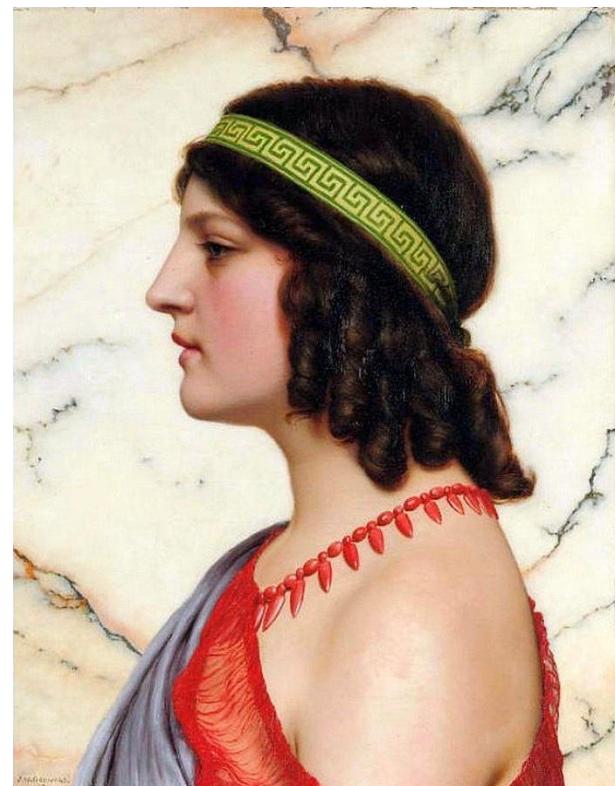
ὦ διὰ τᾶς θυρίδος καλὸν ἐμβλέποισα
παρθένε τὰν κεφαλὴν τὰ δ' ἔνερθε νύμφα

Ô toi, ton beau regard par la fenêtre,
vierge par la tête mais femme par le bas

Nous ne retrouvons que peu de ses écrits mais de ce qu'on a écrit sur elle.

Je quitte en gémissant la lumière très belle
Du soleil, et la grotte où l'azur vient pleuvoir,
Les prés où la cigale attend la sauterelle,
Les pipeaux de l'aurore et les flûtes du soir.

J'abandonne le rire attentif de la Lune,
L'éloge de la foule et l'accueil des amis,
Les vierges dénouant leur chevelure brune
Dans le jardin nocturne aux parfums endormis.



Les fils enchevêtrés des lueurs et des ombres
Ne m'enlaceront plus de leurs tissus légers,
L'ardeur des grappes et la fraîcheur des concombres
Ne m'attireront plus vers les brillants vergers.

Je ne cueillerai plus les pommes ni les poires,
Je ne mirerai plus mes yeux noirs dans le flot
Qui me taquine avec des appels illusoires,
Je ne m'étendrai plus parmi le mélilot...

Mais dites : « Praxilla ne meurt pas tout entière,
Car ses chants font s'unir les lèvres et les mains,
Et son âme s'attarde en un peu de poussière
Sous les beaux oliviers qui bordent les chemins. »

Ô toi qui savamment jettes un beau regard,
Bleu comme les minuits, à travers les fenêtres,
Je te vis sur la route où j'errais au hasard
Des parfums et de l'heure et des rires champêtres.

Le soleil blondissait tes cheveux d'un long rai,
Tes prunelles sur moi dardaient leur double flamme ;
Tu m'apparus, ô nymphe ! et je considérai
Ton visage de vierge et tes hanches de femme.

Je te vis sur la route où j'errais au hasard
Des ombres et de l'heure et des rires champêtres,
Ô toi qui longuement jettes un beau regard,
Bleu comme les minuits, à travers les fenêtres.

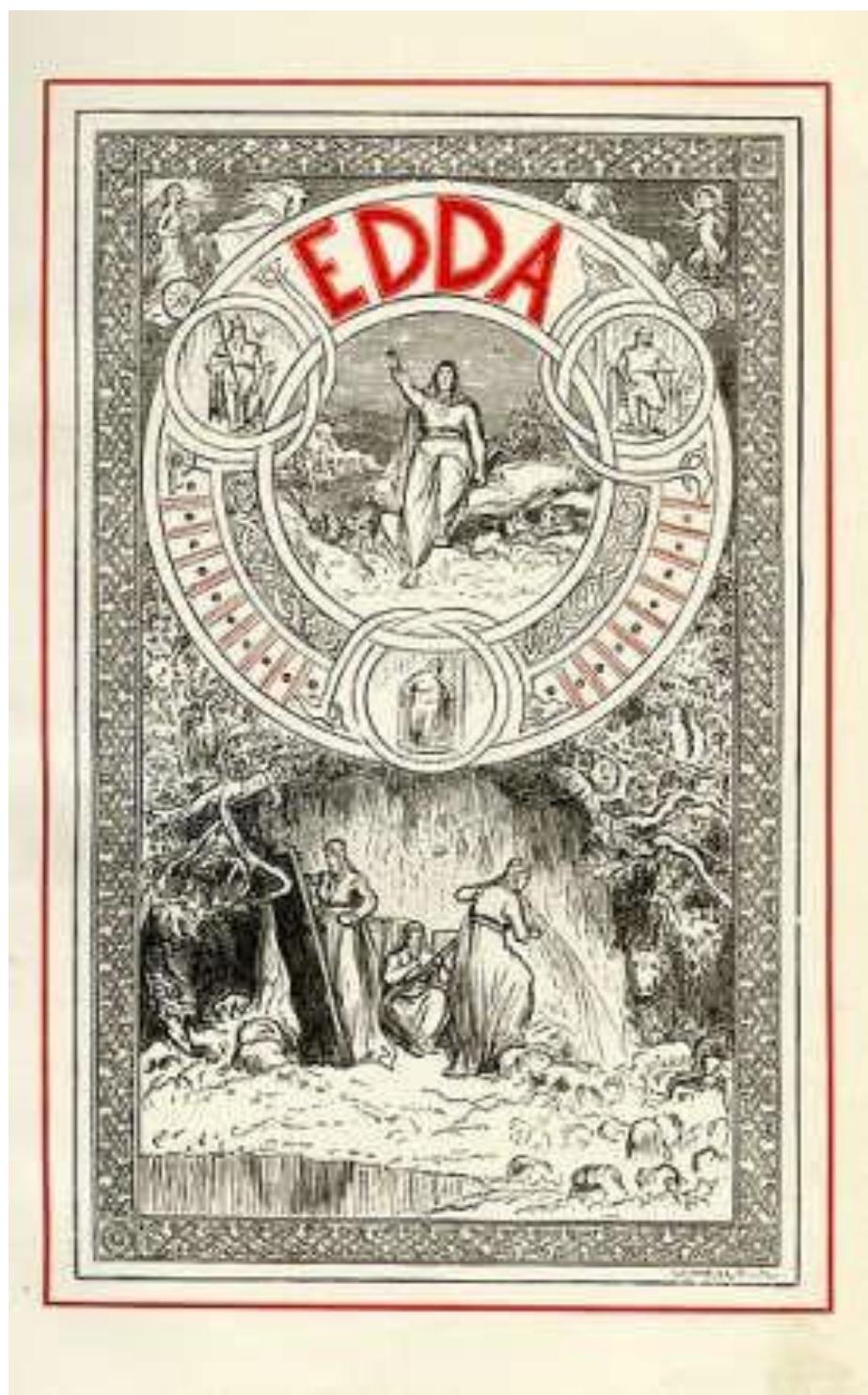
Œuvres

De nos origines Viking :

Allons donc, de nouveau, voyager chez nos ancêtres normands (Normand veut dire venant du Nord) pour retrouver des écrits vikings, en fait des écrits plus tardifs qui racontaient les traditions orales : les Eddas

Page de titre de l'édition suédoise de l'Edda poétique (1877) de Peter August Gödecke.

Source : domaine public, via Wikimedia commons



Cette traduction se base sur le texte établi par les experts à partir des deux manuscrits existants combinés (le *Codex Regius*, du XIII^e siècle, plus connu sous le titre d'*Edda poétique*, et le *Hauksbók*, du XIV^e siècle) – en plus des strophes citées dans l'*Edda en prose* de Snorri. Les deux versions sont complémentaires dans l'ensemble. Toutefois, l'ordre différent de plusieurs strophes communes aux deux versions pose un problème insoluble.

J'ai gardé la traduction consacrée du titre.

Imaginez une femme sans âge, en transe. Assise sur une sorte de plateforme, elle chante, entourée d'une foule silencieuse.

Suite du numéro 10 :

Unz þrír kvámu
ór því liði
öflgir ok ástkir
æsir at húsi,
fundu á landi
lítt megandi
Ask ok Emblu
örlöglausa.

Jusqu'à ce que trois ases
De cette troupe,
Forts et bons,
Arrivassent à la maison ;
Ils trouverent à terre,
De peu de facultés,
Askr et Embla ,
Sans destinée.

18.

Önd þau né áttu,
óð þau né höfðu,
lá né læti
né litu góða;
önd gaf Óðinn,
óð gaf Hænir,
lá gaf Lóðurr
ok litu góða.

De souffle, ils n'avaient point ;
D'esprit, ils n'avaient pas,
Ni expression ni prestance,
Ni jolie carnation.
Óðinn leur donna le souffle ;
Hœnir leur donna l'esprit ;
Lóðurr leur donna expression
Et jolie carnation.

19.

Ask veit ek standa,
heitir Yggdrasill,
hár baðmr, ausinn
hvíta auri;
þaðan koma dögvar,
þær í dala falla,
stendr æ yfir grænn
Urðarbrunni.

Je sais un frêne qui s'élève
Yggdrasill est son nom,
Un arbre haut,
Arrosé de boue-blanche ;
De là vient la rosée
Qui tombe dans les vallons ;
Vert, toujours il se tient,
Dessus la source du Destin.

20.

Þaðan koma meyjar
margs vitandi
þrjár ór þeim sæ,
er und þolli stendr;
Urð hétu eina,
aðra Verðandi,
- skáru á skíði, -
Skuld ina þriðju;
þær lög lögðu,
þær líf kuru
alda börnum,
örlög seggja.

De là viennent vierges
De grand savoir,
Trois, du lac
D'en-dessous l'arbre.
Urðr s'appelait l'une,
Verðandi l'autre
– Elles gravaient un bout de bois –
Skuld la troisième
Elles édictaient les lois ;
Elles fixaient les vies
Aux enfants mortels,
Les destinées humaines.

21.

Þat man hon folkvíg
fyrst í heimi,
er Gullveigu
geirum studdu
ok í höll Hárs
hana brenndu,
þrisvar brenndu,
þrisvar borna,
oft, ósjaldan,
þó hon enn lifir.

22.

Heiði hana hétu
hvars til húsa kom,
völu velspáa,
vitti hon ganda;
seið hon, hvars hon kunni,
seið hon hug leikinn,
æ var hon angan
illrar brúðar.

23.

Þá gengu regin öll
á rökstóla,
ginnheilög goð,
ok um þat gættusk,
hvárt skyldu æsir
afráð gjalda
eða skyldu goðin öll
gildi eiga.

Alors toutes les puissances
Trottèrent aux sièges-du-destin,
Les dieux sacro-saints,
Et de ceci délibérèrent :
Que les ases paient tribut,
Ou que tous les dieux
Reçoivent récompense
Óðinn fit voler sa lance
Et tira sur la foule.

24.

Fleygði Óðinn
ok í folk of skaut,
þat var enn folkvíg
fyrst í heimi;
brotinn var borðveggr
borgar ása,
knáttu vanir vígspá
völlu sporna.

C'était encore la première
Guerre du monde ;
Brisée fut la palissade
Du fort des ases,
Les vanes prophètes-de-guerre
Purent fouler la plaine.
Alors toutes les puissances
Trottèrent aux sièges-du-destin,

25.

Þá gengu regin öll
á rökstóla,
ginnheilög goð,
ok um þat gættusk,
hverjir hefði loft allt
lævi blandit
eða ætt jötuns

Les dieux sacro-saints,
Et de ceci délibérèrent :
Qui a vicié l'air de malice,
À la tribu du géant
Offert la vierge d'Óðr.

Les Vaudevires.

Ce Numéro n'illustrera pas un auteur Normand, non sans doute plusieurs... dont **Olivier Basselin** et **Jen le Houx**, mais plus une forme étonnante d'écrit spécifique à la région de vire : Les Vaux de Vire ou Vaudevires. Il y aurait tellement à écrire sur un sujet poétique original et dont les origines ne sont pas très documentées, mais les textes existent bien... nous vous proposons des liens pour que vous puissiez vous imprégner du sujet.

(Source : Le Livre des chants nouveaux de Vaudevire – Wikipédia)

Le Livre des chants nouveaux de Vaudevire ou plus simplement Vaudevire (Vaudevire est parfois écrit Vaux-de-Vire) est un recueil de poésie et chants paillards du Val-de-Vire, écrit entre le milieu du XV^e siècle et le début du XVII^e siècle, en moyen français, par les Normands Olivier Basselin et Jean Le Houx. La paternité de ces œuvres entre ces deux auteurs a soulevé des controverses lorsque le genre du Vaudeville auquel il a donné le nom est apparu.

On trouve aujourd'hui plusieurs rééditions du XIX^e siècle.

On y parle notamment de la révolte des fouleurs, également appelés pieds bleus travaillant dans les moulins à eau à la teinture des vêtements.

(https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Livre_des_Chants_nouveaux_de_Vaudevire#:~:text=Le%20Livre%20des%20chants%20nouveaux%20de%20Vaudevire%20ou,les%20Normands%20Olivier%20Basselin%20et%20Jean%20Le%20Houx.)

Dans le courant du XVe siècle, en Normandie et plus précisément dans le Calvados, aurait vécu, en la cité de Vire, un poète du nom d'**Olivier Basselin**. Peu soucieux de chanter l'amour, l'homme aurait laissé, derrière lui, un legs fait d'odes à Bacchus et de chansons à boire, au point même d'avoir donné naissance et des lettres de noblesse à un genre local : le Vaux de Vire ou Vaudevire. Bien sûr, la Normandie ne l'avait pas attendu pour entonner ses premières chansons à boire même si certains auteurs du passé, en plus d'avoir fait de Basselin le créateur des premiers vaudevires, ont, quelquefois généralisé en cherchant à en faire le père des chansons à boire normandes.

Faits ou légendes

A partir de ce là, le médiéviste rigoureux, comme l'amateur d'histoire médiévale, s'efforceront de tout mettre au conditionnel. Dans les manuscrits du XVe siècle, contemporains de Basselin, on ne connaît, en effet, aucune source écrite de ses chansons. Ces dernières ne nous sont « parvenues » que par l'intermédiaire de **Jean le Houx**. Cet auteur, **poète** et avocat de Vire les fit éditer, près d'un siècle après la disparition supposée de Basselin, supposément après les avoir transcrites depuis la tradition orale. C'est, en tout cas, ce que l'on a pris pour argent comptant jusqu'au XVIII^e siècle et même un peu plus tard encore.

On en est revenu depuis pour plusieurs raisons que nous exposerons. L'une des premières tombe sous le sens. Plus de 65 chansons ayant traversé le temps, durant un siècle, pour survivre dans la tradition orale ? Même si l'on a admis d'emblée que **Jean le Houx** avait pu les arranger à sa sauce et les moderniser en terme langagier, cela paraît tout de même beaucoup. Sur un tel corpus, il demeure tout

de même étonnant qu'aucune pièce n'ait pu être retrouvées dans des manuscrits plus contemporains du XVe. Le Moyen Âge tardif n'est pas le XIIe siècle et un nombre conséquent de manuscrits de ce siècle nous sont parvenus. En dehors de cette absence d'écrits, d'autres raisons viennent encore s'ajouter. Nous les aborderons un peu plus loin mais intéressons-nous d'abord aux sources sur l'auteur lui-même, à défaut d'en trouver sur son œuvre.

Sur l'existence factuelle d'un Ollivier Basselin ?

D'un point de vue factuel, il semble tout à plausible qu'un dénommé **Ollivier Basselin**, originaire de Vire, ait existé dans le courant du XVe siècle. La mort d'un personnage portant son nom est même évoquée dans une chanson du Manuscrit de Bayeux (fr 9346) daté de la fin de ce même siècle (consulter sur Gallica), ainsi que dans d'autres sources de la même période. Cette chanson du Ms fr 9346 apporte du crédit au fait qu'un homme du nom d'Ollivier Basselin aurait été un joyeux buveur, doté d'une certaine notoriété locale. D'après ce texte toujours l'infortuné serait tombé de la main des Anglais.

suite du numéro 10 :

Chanson 62

Et cuidez-vous que je me joue

Et que je voulsisse aller en Engleterre demourer

Ils ont une longue cou

Entre vous, gens de village

Qui aymez le roy Françoys

Prenez chascun bon courage

Pour combattre les Engloys

Prenez chascun une houe

Pour mieulx les desraciner.

S'ils ne s'en veullent aller,

Au moins faictes leur la moue.

Ne craignez point à les batre

Ces godons panches à pois

Car ung de nous en vault quatre

Au moins en vault-il bien troys

Affin qu'on les esbaffoue

Autant qu'en pourrés trouver

Faictes au gibet mener

Et que nous les y encroue

Par Dieu se je les empoingne,

Puis que j'en jure une foys,
Je leur monstrareray sans hoingne
De quel pesant sont mes doibs
Ils n'ont laissé porc ne oue
Tout entour nostre cartier
Ne guerne, ne guernelier
Dieu met en mal en leur joue

Chanson 37

A la compaignye d'ung bauchier
Venus sommes du Vau de Vire
En pèlerinage à Sainct Gire
Jésus nous garde d'encombrier
Jésus nous garde d'encombrement
Venus sommes certainement
Pour accomplir pèlerinage
Accompagnés de maincte gent
Venus sommes certainement
Et ne querons point d'avantage
Nous sommes gens tout d'ung mestier
Qui ne voullois quoquier bien dire
Et ne voullois nully mesdire
S'i ne commenche le premier
Nous voullois tenir l'ordonnance
Que nostre sire, roy de France
Nous a donné, la soue mercy
Et estre de son alliance
Pour le servir à sa plaisirance,
Et nous tiendrons avecques luy
Se les Engloys venoient piller
Nous les mectrons à tel martire
Que nous les garderons de rire
Et d'aller à nostre poullier.

SAULE PLEUREUR

Je revois lorsque je pense
Au jardin de mon enfance,
Tous ces arbres que mon père
Y avait plantés naguère.

Je me souviens des pommiers,
Du noisetier, des lauriers,
Du forsythia, du lilas,
De l'if et du seringat.
Avec le rhododendron,
Le cerisier du Japon
Et l'oranger du Mexique,
L'ensemble était magnifique !
Mais c'est toi saule pleureur
Que j'ai gardé dans mon cœur
Car en mes jeunes années,
Près de toi je m'amusais.

Sous tes branches protectrices,
J'étais une institutrice,
Une biche au fond des bois
Ou une fille de roi,
Une fée, une marchande
De lisserons, de lavande,
De coloquintes, d'oseille,
De cassis et de groseilles.

Je vendais aussi de l'or,
Brins de paille et boutons d'or,
Sur des pétales de roses,
Et mille et une autres choses
Comme de petites prunes
Devenues perles de lune,
Car sous ta coupole ronde,
J'inventais un autre monde.

L'été, souvent je lisais,
Je rêvais ou je dormais,
Contre toi, sur l'herbe tendre,
Ainsi je pouvais entendre,
Berçant mes rêves d'enfant,
Le souffle léger du vent

Qui caressait ton feuillage
Et venait tourner mes pages...

Le ciel, dans mes souvenirs,
Était toujours de saphir
Mais ta large coupe au bol
En forme de parasol
Nous protégeait du soleil
Les jours où, quelle merveille !
Autour de la table en bois,
Nous déjeunions près de toi.

Pour espionner ou dormir,
Le chat aimait se blottir
Là-haut sur la plus épaisse
De tes trois branches maîtresses,
Et dans la lumière verte,
La musique était offerte
Par les oiseaux du jardin
Et le ruisseau du chemin...

Un soir, c'était en décembre,
Ton écorce couleur d'ambre
Fut gravée d'un cœur orné
D'initiales enlacées.
Les amours sont violentes
Lorsqu'on est adolescente
Et mon âme avait besoin
D'un confident, d'un témoin.

Bien plus tard, un jour d'automne,
Mon père, je lui pardonne,
Sur la pelouse déserte,
Devant cette plaie ouverte
Laissée par ton arrachage,
M'expliqua que tes branchages
S'agrippaient à la toiture
Et traversaient la clôture,
Et que tes longues racines
Menaçaient les églantines.
Pauvre saule que j'aimais,
Ce fut à moi de pleurer !...

Mais j'ai trouvé sur le seuil,
La dernière de tes feuilles,
J'en ai fait, saule pleureur,
Un joli porte-bonheur.

Le ciel, dans mes souvenirs

Le ciel, dans mes souvenirs,
Était toujours de saphir
Mais ta large coupe au bol
En forme de parasol
Nous protégeait du soleil
Les jours où, quelle merveille !
Autour de la table en bois,
Nous déjeunions près de toi.
Pour espionner ou dormir,
Le chat aimait se blottir
Là-haut sur la plus épaisse
De tes trois branches maîtresses,
Et dans la lumière verte,
La musique était offerte
Par les oiseaux du jardin
Et le ruisseau du chemin...
Les amours sont violentes
Lorsqu'on est adolescente
Et mon âme avait besoin
D'un confident, d'un témoin.
Bien plus tard, un jour d'automne,
Mon père, je lui pardonne,
Sur la pelouse déserte,
Devant cette plaie ouverte
Laissée par ton arrachage,
M'expliqua que tes branchages
S'agrippaient à la toiture
Et traversaient la clôture,
Et que tes longues racines
Menaçaient les églantines.
Pauvre saule que j'aimais,
Ce fut à moi de pleurer !...

Un soir, c'était en décembre,
Ton écorce couleur d'ambre
Fut gravée d'un cœur orné
D'initiales enlacées.

"Mourir

Mourir ASSEZ...

Marc Authouart

Pas. "Partir"

"Mort trop tôt"

"Il n'est plus là"

"Il nous a quitté"

N. O. N. !

Mourir à disparaître

Disparaître à Mourir

Pour l'oubli complet

Pour Mourir. A S S E Z !

Qui es-tu, toi, qui n'a pas existé

Pour ne pas Mourir

A S S E Z!"

« **Je n'ai rien de commun** avec ce que je fus à la mort de celle qui ne fut rien pour moi si ce n'est l'échappée de ma mort à la sienne comme la sérénité de ce rien qui fit que ma vie s'éveilla

« Le mort-né » n'est qu'un livre d'amour que parce que la haine est la face inversée de l'amour comme mon texte ne sera jamais que la haine que je rejette de l'amour que je n'ai pas eu mais ne le réclamai-je jamais comme un cri que ce corps pourrait lancer si un jour son existence ne fut jamais que mon calvaire qui me poursuit sans que jamais je ne puisse le déposer pour me soulager dans la course que j'ai entrepris de la vie qui me mord. »

« **Parce que je suis écrivain** je n'aime des mots que l'absence de ceux que je ne prononce pas dire « je suis écrivain » c'est prendre conscience qu'il y a des mots que je n'écrirais jamais pour ce silence qu'ils rompent implicitement
« L'immobilité » est ce silence qui s'absorbe dans la volonté de taire la parole. »

Ensuite : Ne plus écrire

"Ne plus écrire, c'est dire, par un silence consciencieux et exigeant, tout ce que l'on veut raconter avec l'exactitude, la précision absolues.

On déclame donc "l'infini de l'in-crée" à ceux qui sont en capacité d'en ressentir l'espace. Les contours. Car rien n'est plus contourné que le vide créé. Mais qui n'élimine pas la notion d'infini, primordiale, dans la volonté d'aller vers la liberté absolue.

Toutes les règles, alors, les codes se dissolvent dans la volonté d'aller au but par quelque chemin souhaité.

C'est l'exigence d'un silence qui en refuse tout commentaire.

Nous avons donné aux textes tous les moyens pour laisser apparaître aux yeux de ceux qui écoutent la possibilité de "voir". Cela n'a, hélas, pas suffit ; c'est donc que la vie du langage n'est ni affaire de "corps" ni affaire de "souffle". Il pouvait s'apparenter à des images suggérées jusqu'à ce que le langage dévoyé nous projette dans l'inconscient des images distordues, vides de toute substance. C'est à dire, que la société des images a tué la saveur du mot.

Et si nous faisions que les mots que nous ne prononcerons plus, retrouvent la saveur de ce qu'ils disent dans l'espace infini qui se situe entre le silence consciencieux de l'orateur et l'attention scrupuleuse d'un auditoire venu pour ré-enfanter le langage.

Ne plus écrire, c'est avoir conscience que le langage n'est plus dans les signes mais forcément au-delà de toute forme."

Je ressens,

Je ressens en moi comme un vide, comme un néant, une place déserte où personne n'a envie de mettre les pieds, mais à la fois je me sens pleine, remplie trop plein de tellement de choses que je ne saurais décrire.

Mes émotions débordent, la dépression me frôle tel un vent gelé en pleine tempête.

Les jours passent et je continue à me dire que je ne me sentirai jamais bien, jamais assez bien, que, quoi que je fasse mon cerveau, mon cœur, mon âme ne seront jamais apaisé.

Tout simplement, triste, mélancolique ou complètement paumée ...

Qui pourrait me comprendre finalement si, moi-même, je ne me comprends pas ? Ne pas être sobre, un poids que la vie m'a offert dans les bras du roi de l'enfer, mettre un stop à mes pensées ou tout simplement les effacer le temps de quelques instants, juste pour un moment. Effacer la douleur à coup tranchant sur ma peau de couleur.

Me serais-je trompée ? De corps, d'âme, de dimension ?

Je me sentirais en ayant mon corps brûlé par la mort et mon âme flottante parmi les étoiles ?

Et pourtant, je respire encore.

Je suis là, présente dans ce monde qui ne m'a jamais vraiment accueillie, qui ne m'a jamais laissée poser mes valises sans me les renvoyer à la figure.

Je vis chaque jour comme une guerre silencieuse, où je suis à la fois l'arme et la cible, le cri étouffé dans la gorge et l'écho qui ne revient jamais.

Je me perds dans mes pensées, dans ce labyrinthe sans sortie, où chaque mur est tapissé de souvenirs lourds, de regrets collés comme des cicatrices qu'on ne peut même plus cacher.

Je suis cette silhouette qu'on aperçoit dans la brume, floue, presque irréelle, comme si je n'avais jamais eu vraiment le droit d'exister.

Le monde continue de tourner, indifférent, pendant que moi je reste figée, spectatrice de ma propre chute lente.

J'ai hurlé dans le silence, j'ai pleuré des océans que personne ne verra jamais.

Et si parfois je ris, c'est juste pour qu'on ne remarque pas que je suis en train de couler.

Parce que quand tout déborde en moi, je deviens moi-même une inondation : de rage, de chagrin, de fatigue... une marée noire que personne ne veut traverser.

J'ai cherché des réponses dans les regards, dans les bras, dans les verres, dans la fumée, dans les nuits sans fin.

Mais tout m'échappe.

Même moi.

Alors peut-être que je suis un mirage, un rêve raté de l'univers.

Ou peut-être que je suis simplement humaine, abîmée, fracassée, mais toujours là.

Pas entière.

Savoir se contenter

Danydeb

Que de tentations !

On ne peut goûter à tout ce qu'offre le monde !

Est à plaindre celui qui n'a pas compris !

Je vis ce qui m'est donné de vivre tout en continuant à espérer réaliser mes envies et croire que chacun peut accéder à ce qu'il lui plaît.

Je sais ce qui m'est donné d'obtenir. Je me connais, je vais sachant me contenter !

Une cigarette à écraser

Chantal Poitevin

Toi, ô toi que j'ai tant aimé !
Tu m'as accompagné dans mes angoisses et mes regrets.
Tu n'étais jamais bien loin, mais partout je te cherchais
Qu'as-tu fais de moi :une dépendante, une droguée.

Toi, ô toi que j'ai aimé si souvent !
Incrédule, inconsciente du sort qui m'attend
A quel prix le soulagement que tu m'as apporté,
A chaque bouffées tu as signé ma destinée.

Toi, ô, toi que je regarde maintenant
A chacun de tes appels cela devient angoissant
Et pourtant je ne peux me résigner
A encore t'écraser dans le cendrier

A chaque fumée que tu dégage
M'emporte vers un mauvais présage
Ce n'est pas faute d'avoir essayé
De te jeter et te bannir à jamais

Nos actes, nos choix doivent être assumés
tu as remplis la plus part de mon passé
Aucune excuse valable , aucun regret
Voilà à cause de toi ce qui va m'arriver.

Cigarette, cigarette qui m'a empoisonné mon corps
Un poison parmi tant d'autre encore plus forts
Qui lentement mais sûrement va m'achever
M'emporter vers d'autres horizons pour l'éternité

Eh bien NON ! Je te banni è jamais
Je ne veux plus de toi à présent
Tu peux m'appeler, me narguer
Je resisterai à toi maintenant.

Une résistance pour une liberté.
Des bouffées fatales éliminées
Respirer l'air pur des fleurs à la rosée du matin
Profiter pleinement de ce qu'offre notre petit jardin.

Un amour non-dit

Nous sommes maintenant de vieux amants,
Face aux vents, face au temps.
Un lien qui nous unit si fort, si puissant
Sans mots dits mais si présent.

La chaleur de nos deux corps,
La nuit quand tout le monde dort
Un ressenti toujours et encore,
Peau contre peau, le silence est d'or !

Nos images dans le miroir
Ne se voient pas changer.
Habituées à se voir chaque soir
Malgré les années passées.

Oui nous sommes des vieux amants,
Mais l'amour n'a pas d'âge.
Sans mots dits, sans nuage,
Main dans la main passe le temps...

Pour un peu de lueur et de chaleur...

Comme il réchauffe mon pauvre cœur
Qui a froid dans son étroit écrin.
M'apportant sans aucune pudeur
De la chaleur à ce pauvre corps qui s'éteint.

Si indispensable par sa lumière
À toutes ces plantes et fleurs éphémères.
Envirant de douceur ma vie
Il en chasse les moindres soucis.

Il sait chasser mes idées noires
Et la peur de me regarder dans le miroir
Qu'emporte l'envie de vivre
Sur un destin sans espoir.

L'hiver a été si long, si froid.
Le printemps si pluvieux :
Torrents de boue et temps orageux,
Lui seul peut assécher cette terre en désarroi !

Journée blanche, le ciel joue les fantômes mélancoliques,
Il n'existe pas de pire tombeau que l'oubli !
Je grave ton nom au fond de mon cœur
Et je rassemble les traits épars de ton visage
Comme les pêcheurs lancent leurs filets au lointain,
L'absence a tissé entre nous sa toile maléfique,
Araignée impitoyable et le silence lui appartient,
Mais je voudrais l'effacer de ma mémoire
Tel l'écolier qui d'un coup d'éponge nettoie
Son ardoise recouverte de lettres et de chiffres enneigés,
Je voudrais raconter simplement sur un cahier
Les miettes de notre histoire pour qu'elles vivent l'éternité.

La table infinie

S'asseoir à cette table tant de fois convoitée
Pour contempler le ciel en occultant le temps,
Suivre l'oiseau hardi qui trouble le sommeil
En réveillant des peurs quelque peu assoupies,
S'asseoir silencieux, sous le regard de l'autre
Et de nos mains tremblantes recoller
Une à une les miettes de ces soleils brisés
Par l'amertume et le manque d'amour,
Partager tous ensemble, la joie d'être vivants
Pour que le monde s'ouvre à une autre musique.

Je ne sais de quoi est fait ce silence

Quand les murs tombent en lambeaux
Je ne sais de quoi est fait ce silence !
Quand les corps sont violentés
Je ne sais de quoi est fait ce silence !
Est-ce un cri de douleur qu'ils arrachent
A la nuit ou de vibrants sanglots.
Aux échos d'impuissance
Il est un silence macabre :
Celui des coeurs brisés
Celui des fontaines de pleurs.
Celui des frontières endeuillées
Qui isole à jamais les morts et les vivants.

Les oliviers de Gaza

Sous la voûte azurée balafrée de fumées,
Confiant son visage à la bise du vent,
Elle ferme les yeux et inspire en rêvant
Aux senteurs subtiles des brumes embrumées.

En ses mains la douceur d'une étoffe exhumée,
Elle longe un chemin, un sentier éprouvant,
Se frayant un accès par le sable mouvant,
Où danse le silence de vies consumées.

Les oliviers tendent leurs feuilles vers le ciel
Dans l'ignescence d'un feu artificiel
Elle berce son fils dans l'air irrespirable.

L'Enfer est sur terre sur l'ordre du Traqueur.
Elle fête et pleure l'amour invulnérable.
La terreur de la nuit a achevé son cœur...

Le bleu papillon

Solaire et pétillante fillette,
Virevolte le bleu papillon,
Scintille la nacre des paillettes
Sur la valse du microsillon.

Tu danses légère et innocente
Dans le parfum des fleurs du printemps.
De ta voix fluette et dissonante
Tu fredonnes des chansons d'antan.

Tu cours sur le chemin de la vie
Emportée par le souffle du vent.
Mais déjà en ton âme asservie,
Roulent des cyclones éprouvants...

Le Silence muselle tes lèvres,
Assagit et étouffe ton cœur,
Foudroie la folle fébrile fièvre
D'un sarcasme glaçant de liqueur.

Cloîtré dans l'ombre de l'amnésie,
Ton soleil s'est éteint doucement.
À toi qui rêvais de poésie
Pousse la porte prestement.

c.lair.e

Nos encres mêlées

Jaillissent sous mes pinceaux
Les sources de la vie,
Des méandres, des ruisseaux
Un plaisir inassouvi.

Au fil de l'eau
Dans les bras de ton lit,
Se dessine un tableau
A la douce mélancolie.

Des rivières aux coteaux
Au son des clapotis,
Je parcours le plateau
Balayé de chuchotis.

Des fleuves, un écho,
Se dressent les récits,
Le rouge d'un coquelicot
Sur la toile d'une prophétie.

S'envolent les oiseaux,
Sous la lune qui luit
Et dans l'océan des mots
S'invite la pluie...

Je contemple de là-haut
Mon chef-d'œuvre révélé,
Une caresse sur ta peau
Et nos encres mêlées.

La course du temps

La lune ronde solitaire,
En ce petit matin d'hiver,
Se retire à l'ouest des terres
Dans son immuable repaire.

Les fantômes de la campagne,
Abandonnant leurs voiles blancs,
S'évanouissent et regagnent
Leur demeure en gesticulant.

Ombres de visages passés,
Mes souvenirs s'en sont allés
Sur les chemins entrelacés
D'une vie sans fin trimballée.

Sous mes pas craquelle la glace,
Le long du cours d'eau dans le bois,
Qui libère et laisse à leurs places
Les feuilles mortes de nos émois.

Se hisse alors de la rivière,
Une brume perlée muette,
Au milieu des roses bruyères,
De sophistiquées gouttelettes.

J'hume les senteurs distinguées
Des printemps exaltants d'antan.
Dans ma mémoire fatiguée,
Je compte les étés restants

Car sur mes épaules courbées,
Par les chagrins et les tourments,
Je porte un poids exacerbé,
Écho de mes engagements.

A l'heure où blanchit l'horizon,
Où pointe l'aurore sublime,
A l'est éclosent les saisons
Chassant les terribles abîmes.

Sur le perron de mes années
S'élève le rose doré,
La lueur du ciel safrané,
Du soleil solitaire ocré.



A mon père.

GRACIEUX AIDANTS

Ils savent se montrer bienveillants,
On les appelle « les aidants ».
Sait-on comme ils sont importants
Et essentiels pour les patients.

C'est un sacré dépassement,
Il leur faut le courage, le cran
Pour accompagner constamment,
Parfois jusqu'à l'épuisement.

Quel que soit le comportement
De l'adulte ou bien de l'enfant,
Ils font preuve de jugement,
Et de sang-froid à chaque instant.

Affables, avenants, tolérants
Sont ces solides combattants,
Qui pas à pas sont artisans
D'un mieux par leur agissement.

Il faut en être bien conscient,
Car ce travail déterminant
Où ils s'engagent cent pour cent
Devrait être gagnant-gagnant.

On doit être reconnaissant
A ces témoins bouleversants,
Escorte silencieuse, guidant
Des guérissons les partisans.

Bataille qui use nerveusement
Car ils doivent répondre présent,
Disponibles à chaque moment
Anges de l'ombre bienfaisants.

N'OUBLIE PAS

Ils étaient des enfants
C'était il y a longtemps,
De la ville elle venait,
Campagnard il était.

Bien que très différents,
Comme dans un roman
Ils se sont rencontrés
Et ils se sont aimés.

Elle a tout raconté
Avec sincérité
Dans les pages d'un cahier
Pour ne pas oublier.

Pour que rien ne s'efface
Car le temps nous échappe
Et les événements
Eloignent les amants.

Leur amour a duré
Comme une éternité,
Plusieurs décennies
Vécues en harmonie.

Affection infinie
Qui dure toute une vie
De bonheurs fleurie,
Mais de chagrins aussi.

Fidèle comme une ombre
Même dans les jours sombres,
De l'autre avec passion
On a fait sa maison.

La mémoire effacée
De celui qu'on aimait,
On ne le quitte pas
On lui fait don de soi.

L'OMBRE D'UN DOUTE

Ai-je toujours su vous écouter ?
Je n'ai pas voulu vous blesser,
Quand je vous entendais pleurer
J'aurais voulu vous consoler.

Si vous vous mettiez à crier,
J'aurais souhaité vous aider
Et quand vous vous disputiez
Je n'voulais pas en rejouter.

J'ai manqué parfois de patience
Pourtant j'aime la bienveillance.
Si je hurlais mes émotions,
Je sais n'avoir pas eu raison.

Vous ai-je bien accompagné,
Ai-je su vous aimer assez ?
Au moment de nous séparer
Je vous prie de n'en point douter.

Pardon si je vous ai froissé,
Promis, je n'ai pas fait exprès.
Je jure avoir fait de mon mieux
Pour tenter de vous rendre heureux.

GENTIL CADEAU...

L'arôme de la chair
Fait oublier le vide
Il parfume aujourd'hui
Fait oublier l'absence
C'est 'toujours' qu'il encense
D'un grisant sauf-conduit
C'est 'toujours' en candide
Qui là nous est offert...

Didier Colpin

Eternité d'un leurre
Qui chante la beauté
Qui sait nous emporter
-L'absolu nous effleure...

« STATUE DE LA LIBERTÉ », pour tous ?

Certes perdure Elvis
Père de nombreux fils
Demeure la musique
Ce qu'elle communique...

Le rêve américain
Est pourtant peu fiable
Comme un leurre au pouvoir
Que le réel accuse
Un rêve malmené
Tout autant que mal né
Qui va sans une excuse
Qui distille un espoir
Que trop déraisonnable
Qu'un fantasme dépeint...

Oui reste chimérique
Le rêve d'Amérique
L'ombre d'un 'paradis'
A des reflets maudits...

À L'OMBRE D'UN FLAMBOYANT CLAIR-OBSCUR...

Au pays des questions
Les pseudos réponses fusent
Les vraies supputations
Sont nos égéries nos muses...

...
L'homme se perd par ici
Et par là bien sûr aussi
Il acquiesce il réfute
Il approuve il se dispute...

Il sait être affirmatif
D'un discours souvent hâtif
C'est à jamais qu'il spécule
Et que son miroir l'adule...

Mais qui donc lui répondra
-Le silence en conviendra-
Que les questions engendrent
Des questions à revendre...

...
L'homme comble de néant
L'infinitude du vide
Cet insondable océan
Que le mystère préside...

ÉTERNITÉ D'UN PLEUR...

Le travail c'est la santé c'est à dire une prison
Lorsque malheureusement il rime avec esclavage
Ce délire ce travers -éternelle déraison-
Aboli sur le papier demeure encore en usage...

Ce fléau perpétuel -détestable humanité-
En dit long sur ce qu'est l'homme et sa belle 'intelligence'
A trop vouloir s'enrichir il y perd sa dignité
Dans cette maudite soif au pire il fait allégeance...

Cette honte de tout temps cette honte de tous lieux
N'est pas le sceau d'une race est le sceau de notre espèce
Manifestement l'Histoire est un constat peu joyeux
L'humain domine l'humain c'est la vertu qu'il dépèce...

...

L'Homme se nourrit d'un rêve
Qui dans la pérennité
Ne serait pas qu'une trêve
-Belle est la fraternité-...

Notas :

- *Fait générateur de ce poème : «Le géant chinois des voitures électriques, BYD, accusé d'esclavage moderne au Brésil. Le groupe chinois a dû fermer son chantier d'usine en construction dans l'État de Bahia, dans le nord-est du pays».*

Francinfo - Publié le 28/12/24

- « *La Santé* » est une célèbre prison parisienne ».

« UM UNSERE ZUKUNFT GEHT »... (1)

D'hier à maintenant la quête énergétique
Cherche le résultat se moque de l'éthique
L'épouante n'est pas une problématique...

...

Un esclave travaille un esclave s'éteint
Le fouet toujours le fouet l'horreur fait un festin
Dans le sombre du temps l'Homme courbe l'échine
Mais qu'importe au final car tourne la machine

Progresse la technique et les inventions
Vont en défiant nos imaginations
Le charbon la vapeur ensuite le pétrole
D'un essor sans limite sont les porte-parole

Puis arrive l'atome et c'est Fukushima
C'est aussi Tchernobyl -le pire s'affirma-
En apprenti-sorcier aujourd'hui n'a que faire
Des déchets enfantés -l'angoisse prolifère-...

...

Sans oublier la bombe aussi sur le podium
Que sera l'avenir en fils du plutonium ?
Servez-moi s'il vous plaît un verre de valium...

Notas :

- « *Le plutonium (...) ne se trouve pas à l'état naturel. Il est donc artificiel, exclusivement créé au sein des réacteurs nucléaires* ». Wikipédia

- « *Le plutonium est tout d'abord dangereux parce qu'il a une durée de vie très longue, la période ou demi-vie du Pu 239 étant en effet de 24 000 ans, ce qui signifie qu'à l'issue de cette période, la moitié seulement des atomes de plutonium auront disparu* ». Rapport n°179 Sénat.

(1) *Quand notre futur est en jeu*
« Radio-Activity » par Kraftwerk

Tableau d'une exposition - Bleu, Blanc, Bleu.

Il est blanc.

Il est blanc quand on le regarde d'un peu trop loin.

Il est blanc et les autres tableaux

Semblent lui sourire d'un air narquois,

Rayonnant de leurs couleurs, crues,

Posées côte à côté, arrogantes et définies.

Jacki Leclancher

« À fleur de mots »

Il est blanc.

Il est blanc, mais pas seulement.

Quand on est un peu plus près, il est blanc,

Mais le regard se pose là où se trouve l'intrus.

Est-ce une mouche, un coup de crayon,

Une tache d'encre ou un caprice des yeux ?

Il est pourtant blanc !

Il est blanc et, pour un peu,

Ce n'est plus le blanc que l'on regarde.

Le regard s'accroche puis se fixe,

Là où un point le perce, d'un bleu unique,

Ni trop sombre, ni trop clair, juste bleu.

Il est blanc, ce tableau,

Un blanc que l'on ne regarde plus,

Car le point bleu vous hypnotise,

Et la fascination qu'il exerce vous absorbe,

Vous aspire, mange votre regard, vous retient captif,

Alors qu'il n'est qu'une ponctuation sur une page blanche.

Il est bien blanc, ce tableau.

On le penserait vierge, on le croirait neige,

On le veut immaculé.

Mais le disque bleu, anodin, timide et rabougrí,

Lui porte injure, le blesse en son flanc,

Lui crève la peau, et dégonfle sa pureté.

Ce n'est pas rien, qu'il soit blanc, ce tableau.

Le bleu en est témoin, le justifie, lui accorde une existence.

Il est le grain de sable dans l'engrenage,

La verrue sur le nez, la pierre d'achoppement,

Ou un soleil qui crée le ciel.

Il est blanc, ce tableau, et ce point bleu lui donne la vie.

Parfum

Je vous cherche partout.

Après toutes ces années, je ne vous ai toujours pas retrouvée.

Nous avions bien sympathisé, ma foi, sur les bancs de cette école, toute simple, bien ordinaire.

Et vous m'aviez enfin dit un jour : « si vous voulez, samedi après midi, venez pour le goûter » !

Il faut dire que la fin de la semaine avait été longue, et à peine franchie la porte, j'avais été assailli, envahi, et j'en suis, pour toujours, resté prisonnier.

Je vous cherche partout.

Oh, il y avait bien cette odeur de tarte aux pommes chaude, délicieusement sucrée, colorée de cannelle, qui voyageait d'une pièce à l'autre.

Sans doute aussi, les manifestations d'une humidité rampante, visible sur les murs, les tapisseries.

Leur concert rivalisait avec l'odeur de vieux chien qui s'était incrustée dans la couverture de son panier, les rideaux et les coussins.

Pourtant, aussi diverses, nombreuses et prégnantes, elles ne réussissaient pas à rivaliser avec ces notes d'amande, d'épices et de fragrances exotiques qui se déplaçaient avec vous.

Chacun de vos pas les entraînait, prisonnières de vos vêtements, de votre personne ou peut-être seulement de vos cheveux, et de votre peau, sans doute aussi.

Peu à peu, elles s'imposaient et dissimulaient dans l'ombre les odeurs rivales, pour mieux régner sur les lieux, mais surtout sur moi. À chaque respiration, il me semblait qu'une griserie se diffusait de mes orteils à la racine de mes cheveux.

Je vous cherche partout.

Votre ton était léger.

Votre parfum vous accrochait au sol, nous donnait vie, et suspendait ma respiration. Mon cœur s'affolait, mes sens s'animaient.

Et puis, vous deviez partir. Il me fallait vous quitter.

Et vous avez déménagé.

Depuis, je n'ai cessé de vous chercher, partout.

Le murmure des murs

Vous en rêvez dans votre sommeil,
Et l'on vous entend implorer
"Si les murs avaient des oreilles,
Des yeux, et s'ils pouvaient parler!"

Assourdis par votre mauvaise foi,
Jamais vous ne pourrez entendre,
Si vous n'écoutez pas nos voix
Ni nos murmures à pierre fendre.

Nous sentons, entre briques et joints,
Couler la sueur de vos chagrins.
De vos disputes, sommes témoins,
De vos peines d' hier et demain.

Nous pourrions redire sans égard
Les mots tendres, durs, et les mots drôles,
Qui nous rasent à coups de regards
Et comme des ombres nous frôlent.

On vous dirait, combien, le soir,
Vos soupirs d'amoureux cachés
Dans nos bras, vous donnent l'espoir
Que portent les amants enlacés,

Qu'une Belle sortant de son bain,
Révélant son sein, et mouillée,
Ses cheveux longs au creux des reins,
Tourne le silex en petit lait.

Vous sauriez aussi qu'un beau soir
Le juge était tellement saoul,
Que, se voyant dans son miroir,
Il avait vomi son ragoût.

Vous bâtissez pour diviser,
Recevoir vos lamentations,
Quand notre plus cher destin est
D'apporter force et protection.

Vous nous avez utilisés
En Palestine ou à Berlin
Croyant remords et honte cacher
Dessous vos haines et vos chagrins.

C'est vrai, nous avons des oreilles,
Des yeux, et nous pouvons parler !
Écoutez dans votre sommeil
Et osez entendre vos secrets ...

Être ou Paraître

Au fil du temps qui passe, not' futur s'amenuise
Et la vie de chacun, pour bien qu'elle se construise,
Se façonne un parcours au contact des idées,
Des personnes, des musiques, des zones d'ombres, des clartés,
Et impose à chacun, pour définir son « Être »,
De choisir : aimer ou, plutôt, envoyer paître,
Apprendre à maîtriser son émoi, sans souci,
Regarder dans les yeux, pour mieux dire : "Non, merci" !

Fort de cette conviction, laissez-moi vous avouer,
Qu'aux donneurs de leçons, "Je-sais-tout" avérés,
J'oppose mes scrupules, mes questions, ma faiblesse,
Qui nourrissent mon envie de comprendre, et sans cesse
Questionner mes idées, mes repères, ma personne,
Douter avant que l'heure de mon trépas ne sonne,
Avoir une certitude : que le flou dans l'esprit,
Est la force qui m'anime pour mieux dire : "Non, merci" !

Ainsi, dès l'enfance, exposé sans pitié
Aux horreurs d'une cantine d'une école de quartier,
J'appris à repousser mon assiette trop remplie
D'un tapioca tiède, à la louche, servi,
Ou le riz au gras, gluant et malodorant,
Qui donne des sueurs froides, soulève le cœur, vraiment
Risquant le piquet et la risée, l'air contrit,
Au surveillant sadique je disais : "Non merci" !

Puis vint l'époque où les arguments des parents,
Des amis, des auteurs, des radios, des passants,
Me choquèrent, me forgèrent, me séduisirent. Ainsi,
Mon aversion des donneurs de leçons naquit.
Des faux-culs, des lèche-culs j'appris à me méfier,
Autant que des belles idées, faites pour les niais.
Rêver, certes, mais se laisser berner "Non, merci" !
Les convictions, oui, les croyances vaines, Non, merci !

Pas de pubs mensongères, imprimées sur papier,
Ou d'appels, ou de SPAM dans ma boîte à courrier,
Pas d'costard, ni cravate, ni match à la télé,
Pas de dîners chics aux mots et sourires forcés.
Non merci ! Servez-moi plutôt un verre ou deux
Que j'entende mieux la nuit tomber quand il pleut.
Laissez-moi remettre sur le métier mes idées,
Les détricoter un peu, pour mieux les tisser.

J'ai besoin, pour sourire, pour me sentir vivant,

De rouler toute la nuit, jusqu'au café-croissant,
Arpenter des chemins de montagne et des sites,
Découvrir des ailleurs et ceux qui les habitent,
Échanger, et toujours aiguiser mes pensées,
Rêver, et écouter des enfants s'esclaffer,
Caresser sur mes genoux un chat ronronnant,
Et brosser les cheveux de ma mie, en rêvant.

Jardin secret

Il est un jardin caché, aux mille senteurs
Que j'arpente de tout temps, même sous les gouttes d'eau,
Dont il est friand, ainsi que des rayons chauds,
Pour parfaire sa beauté et créer sa splendeur.

Il n'a rien dans sa taille, d'un jardin de palais,
Bien soigné, par des jardiniers à l'allure fière,
Ni d'un jardin public, avec ses murs de pierres,
Il n'est qu'un mouchoir de poche, au portail rouillé.

Mais il tient sa grandeur de ses arbres centenaires,
De ses fleurs choyées par un humble serviteur
Qui, redressé, contemple son ouvrage quand vient l'heure,
Tel un maître surveille ses élèves, l'œil sévère.

Les parfums s'entremêlent et éveillent la narine.
Le lilas, la glycine, le thym, le romarin,
Et les roses se marient pour masquer le plantain.
Tous vous font prisonnier de leur odeur divine.

Les saisons passent, l'automne arrive. Le jardinier
Taille ses haies à droite, à gauche, balaie les feuilles,
S'assoit et déguste une tasse de tilleul.
Un paon fait la roue puis s'éloigne sur le sentier.

Quand le printemps enfin revient, c'est le retour
Des groupes d'enfants, des retraités et des grand-mères
Du quartier voisin, qui traînent, et prennent l'air
Au gré du vol des moineaux et leurs chants d'amour.

Des gamins courent ou chantent, les autres creusent à la main
A la recherche de vers de terre ou d'un trésor.
Les vieux s'assoient pour mieux ménager leurs efforts
Las, déjà, du jour qui dure depuis le matin.

Si par hasard vous découvrez l'entrée cachée
De ce havre de paix aux vapeurs enivrantes,
Osez emprunter les allées odorantes,
Et venez goûter les joies d'un jardin secret.

L'hospice

C'est un lieu plein d'histoire, un vestige du temps
Passé sans qu'on le sache, d'hier à aujourd'hui;
Une bâtie robuste, défiant les éléments
De pierres blanches salies, et de poutres aussi.

On s'y rend pour y voir des êtres chers, blessés,
Pris de maladie, ou frappés de fin de vie.
On y croise des blouses blanches, des brancards, des curés,
Des docteurs fatigués et des peaux toutes flétries.

Le soleil ne pénètre qu'à travers des carreaux
Entachés de poussière, et jaunis jusqu'en haut.
La lumière blême tombe, sur des êtres éseulés.

Les mains sur la poitrine, sur son lit allongé,
Les paupières fermées, un corps gît, apaisé,
Assoupi, immobile. Il emporte ses secrets.

L' AFFICHE

Ce matin, en passant dans une rue de la ville,
Je me suis arrêté à la vue d'une affiche.
De la couleur du sang, au mur, indélébile,
Elle demandait du pain pour des pays moins riches.
Un enfant décharné, de ses yeux noirs immenses,
Implorait les passants qui regardaient l'affiche.
Il incarnait un monde, il incarnait l'enfance,
Qui vient crier sa faim à tous ceux qui s'en fichent.
Pour ce regard si grave, ce visage ravagé,
Qui demandait sa vie et le droit d'exister,
Je me sentais honteux, soudain découragé,
Car ce gosse existait, on n'en pouvait douter.
Il gênait les passants qui ne voulaient rien voir,
Qui s'en allaient pressés d'être arrivés plus loin.
Les passants qui passaient, les yeux sur le trottoir,
Pouvaient donner le plus, lui donneraient le moins.
Je suis rentré chez moi avec, au fond du cœur,
L'idée démesurée qu'on appelle impuissance
Devant ce que les uns subissent dans l'horreur
Et que les autres acceptent avec indifférence.

H. Bodin dit Jean Mortagne

Le renard et la cigogne

Un renard inspiré sortit de sa forêt
Et croisa par hasard commère la cigogne.
Elle, élégante à souhait et lui tout guilleret
Potinaient ravis sans vergogne,
L'audace à fleur de peau il convia gentiment
L'échassier à diner, car la noble joliette
Avait séduit son cœur pour l'occasion en miette.
L'embarras importun, confondue un moment
Dame oiseau redouta supercherie
Pour enfin accepter oubliant pruderie.
Renard attentionné dès qu'il reçoit amis
Montra sa bonté infinie
Et récura son miséreux logis
Pour émerveiller son hôtesse.
De compliments en politesse.
D'attentions il n'en manquait point,
Le couvert adapté à son très long bec fin
Le parfum enivrant du fumet de la viande
(Le renard informé qu'elle en était friande)
Se réjouit son vœu exhaussé
De voir son hôte hardi faisant bonne figure.
L'oiseau félicitant le cordon bleu stressé
Devant le déjeuner de très bonne facture,
Elle invita renard en dehors de son nid.
En découvrant ces vers le fabuliste aigri,
Le crayon noir piqué par une abeille,
Sur un papier doré écrit :
« Que le savoir-vivre ensoleille ».

Les petites gens...
Ils se pensent petits
Et ne sont bien grands
Certes,
Au regard des grands
Bien plus petits pour autant.
Leur cœur est cousu d'or
Quand les poches des autres
Ne sont remplies que d'argent.
Ne baissez point votre regard,
Petites gens!
Paraître, est privilège des faux
Être, est privilège du sincère.

Mauvaise,

De bois,
Pendue,
De vipère,
Affilée,
Celle du médiocre
Suffisant toléré,
À peine toléré
Ne parle pas
Elle dit,
Crie,
Salit,
Le différent.
Trop facile
De dire
Pour salir
Trop facile
De salir
Pour paraître
Paraître
Un presqu'être
Un médiocre.
Mauvaise, de bois, pendue, de vipère,
affilée...

Anne,
Mot épuisé sur ma plume
Dans le silence ouï
De mes vieilles nuits,
Avec enclin plaisir
Tu hantes chaque ombre
De nos évanescences rencontres.
Te dire comme tu manques
Serait blasphème au temps
Ce mot sent l'impur
Du mal éprouvé
Sang de mes pensées
Restes de mes soupirs,
Ma plus belle rencontre
Nécessaire à ma survie...
C'est toi !

Pourquoi tant de lumière ?
L'ombre me sied si bien !
Pourquoi tant de parlants ?
Le silence me sied si bien !
Pourquoi tant d'hypocrisie ?
Le sincère leur irait si bien !
Pourquoi tant de pourquoi ?
Les questions sont là...
Sans réponse, je suis las...
Je suis las d'être là
Dernière mon moi
Illusion de pourquoi.
Cris sans voix
Demain sans matin.

Mi vide mi plein

Mi vide !
Mi plein !
De vide...
De rien...
Mi de rien
Mi de plein
Ah le verre !
Fut plein
De vide
Et plaint
Et vide de rien
Mi vide
Mi plein
Et vide
De rien.

Sanglot du temps
Glisse sur le sein
Sang de l'univers
Nourrit la terre.

Sanglot du temps
Ombre à la lumière
Nourrit le fruit
Des âmes perdues.

Sanglot du temps
S'évanouit en ru
Soigne les maux
D'une mer regrettée.

Sanglot du temps
Sang de sagesse
Nourrit la vie
De chaque misère.

C'est à peine entre deux jours
Quand la lumière n'a plus de nuit
Quand la lune s'est enfuie,
Il ne reste rien que rien ne veut dire.
Anne, il me faut te survivre,
Demain ne sera qu'un autre jour
Un jour éviscétré de sa nuit
Où s'égare le sang du temps
Sans couleur sur l'instant.

Sénilité

Mon ami, mon ami !
Où donc es-tu parti ?
Ton regard s'est égaré
Dans un monde ignoré !
Ois-tu mes pensées
Egaré en désert de nuées ?
Je souffre de ton absence
Seule là, ton apparence !
Je ne comprends ton mot
Cousu en lèvres gercées.
Mon ami, tu me quittes
Ne me laisse pas seul
Avec ton vide d'émoi.
L'étincelle du regard
S'évanouit dans le noir
Je ne sais qui tu deviens
Moins ce que tu n'es pas,
Ombre d'une vieille amitié
Défaillant avec le temps.
Je te perds mon ami,
Toi qui m'as déjà perdu.
J'entends le cri strident
De la mort rodant ici
Dis ? Comment est-ce
De l'autre côté du tain
Y a-t-il un siège pour moi ?
Mon ami , tu t'effaces
Dans une brume ouateuse
D'une vieille nuit déchirée.



Cercle des poètes normands

Contacter le Cercle :

-via le site :

<https://auteurnormand.wixsite.com/poetesnormands/contact>

-via la messagerie :

cercleauteursnormands@gmail.com

Annoncer vos salons et activités sur la page FB des auteurs normands :

<https://www.facebook.com/>

Visiter le site :

<https://auteurnormand.wixsite.com/poetesnormands>

Merci à chacune et chacun d'entre vous, de nous aider à faire vivre et votre revue : POEVIE et votre site : le cercle des poètes normands **CDPN**.

Cette revue affiche une diversité étonnante, la démarche CDPN est dans l'air du temps, éclairant la poésie contemporaine.

Dans ce numéro **10 de POEVIE**, un petit voyage dans la Grèce antique, puis nous continuons notre promenade dans la poésie historique normande, un petit tour chez nos ancêtres vikings, un grand poète Normand et **VOUS...**

Vous pouvez, bien entendu, présenter d'autres auteurs, voire rédiger vous-même un article, voire proposer d'autres sujets ou d'autres courants de la poésie.

Nous sommes d'ailleurs ouverts à vos propositions pour que cette revue soit pérenne.

Nous n'oublions pas, non plus, les autrices et les auteurs proches ou moins de notre Normandie, que nous accueillerons avec plaisir.

Pour les numéros **12** et **13**, des espaces sont disponibles pour vos poésies et pour présenter d'autres autrices et auteurs.

Merci encore d'enrichir votre site de vos écrits.